

Francia. Forschungen zur westeuropäischen Geschichte

Herausgegeben vom Deutschen Historischen Institut Paris

(Institut historique allemand)

Band 27/2 (2000)

DOI: 10.11588/fr.2000.2.47107

Rechtshinweis

Bitte beachten Sie, dass das Digitalisat urheberrechtlich geschützt ist. Erlaubt ist aber das Lesen, das Ausdrucken des Textes, das Herunterladen, das Speichern der Daten auf einem eigenen Datenträger soweit die vorgenannten Handlungen ausschließlich zu privaten und nicht-kommerziellen Zwecken erfolgen. Eine darüber hinausgehende unerlaubte Verwendung, Reproduktion oder Weitergabe einzelner Inhalte oder Bilder können sowohl zivil- als auch strafrechtlich verfolgt werden.

problèmes se retrouve mieux dans ce livre que la seconde, mais c'est peut-être beaucoup demander d'une synthèse qui veut surtout systématiser l'acquis de la recherche récente et qui, tout en n'ignorant point les autres questions, se positionne délibérément du côté de l'histoire sociale et politique, moins du côté de celle des images et pratiques culturelles.

La construction du livre est simple, il obéit à une logique chronologique inscrite dans les séquences du changement politique que l'auteur estime révélatrices pour les évolutions culturelles. Dans un premier chapitre, la jeunesse, notion encore évanescence, est donc considérée sur l'arrière-fond de la société d'ordres, du corporatisme et de l'absolutisme, jusque vers 1770. Dans les chapitres suivants le concept de ›jeunesse‹ se structure progressivement sous la poussée du politique et du culturel – la bourgeoisie lettrée (*Bildungsbürgertum*) joue, selon Speitkamp, un rôle primordial dans cette évolution –, en interaction avec les conditions démographiques et socio-économiques. Ce sont successivement le temps des réformes et des révolutions, la restauration, le deuxième *Reich*, la République de Weimar, le national-socialisme, et l'après-guerre. Dans chaque chapitre, quelques tendances majeures sont identifiées: *Disziplinierung*, *Modernisierung*, *Politisierung*, etc. Pour chaque période, la position globale de la jeunesse dans la société (démographie, travail) et face à la famille est définie, ainsi que les formes de sociabilité (ou de protestation collective de la jeunesse) et les institutions de scolarisation ou de formation professionnelle. L'ensemble donne une image très structurée, peut-être trop structurée par endroits, mais utile comme introduction aux problématiques de la jeunesse dans l'histoire.

Le titre est quelque peu trompeur: si le livre couvre bien toute l'ère indiquée, la période allant jusqu'en 1770 est considérée comme un simple tremplin vers une évolution qui trouverait vers la fin du XIX^e siècle son accomplissement dans ce que Speitkamp voit comme la naissance de la jeunesse moderne. Dans ses conclusions, l'auteur revient sur cet ›oubli‹ volontaire de la société d'Ancien Régime en soulignant tout ce en quoi celle-ci différait à son avis de la société moderne. C'est là, bien évidemment, un artifice d'interprétation dont le lecteur ne sera pas dupe. Pour Speitkamp, il n'y avait pas de vraie jeunesse en tant que phase structurée de la vie, commune à l'ensemble du groupe d'âge, avant le XIX^e siècle. On peut se battre sur les siècles, et il faut se battre sur l'oubli des conditions sociales dans cette argumentation finale, tout comme on peut proposer une autre périodisation en changeant la hiérarchie des critères. Pour tout dire, le raisonnement se fait ici un peu modieux et, à mon sens, moins convaincant car généralisant à l'excès et privilégiant le discours auto-corroborant que la jeunesse tient sur elle-même, au lieu de recourir à l'analyse critique. Mais enfin, il faut saluer le courage de l'auteur pour avoir achevé une telle synthèse sans dénaturer le sujet. Et on lui saura gré d'avoir bien défini les termes de quelques thèmes de discussion essentiels dans l'histoire socio-culturelle.

Willem FRIJHOFF, Amsterdam

Anthony GRAFTON, *Les origines tragiques de l'érudition. Une histoire de la note en bas de page*. Traduit de l'anglais (américain) par Pierre-Antoine FABRE, Paris (Editions du Seuil) 1998, 214 p. (Librairie du XX^e Siècle).

›Truffé d'intrigues, d'indices et de révélations inattendues, ce livre introduit à l'analyse intellectuelle des ›bas de page‹ confie la quatrième de couverture qui présente le projet d'Anthony Grafton, professeur à l'Université de Princeton, spécialiste de J. J. Scaliger. L'ouvrage, écrit ›avec humour‹, propose ›une encyclopédie de l'incongru autant qu'une satire de la bêtise moderne‹. On lit encore: ›en retraçant l'évolution de la note en bas de page, A. G. veut comprendre le destin de l'érudition moderne en proposant une histoire générale des savoirs écrits‹. Le projet est ambitieux et séduisant car il est vrai que ›les notes en bas de page sont aux sciences humaines ce que les données sont aux sciences exactes: elles procurent

leur support empirique aux histoires racontées et aux arguments présentés. En leur absence, une thèse historique pourra être admirée ou rejetée, mais elle ne pourra être ni vérifiée, ni réfutée. Ressort fondamental d'une pratique professionnelle et intellectuelle, elles méritent l'attention minutieuse dont les comptes rendus de laboratoire et les articles scientifiques bénéficient depuis longtemps de la part des historiens des sciences» (p. 7). Cette curiosité, née de la lecture des »Contributi« d'Arnaldo Momigliano et du »Dictionnaire historique et critique« de Bayle, valut à A. G. une invitation au Wissenschaftskolleg de Berlin (1993–1994), ce qui explique la part importante – et légitime – qu'occupe l'histoire universitaire allemande du XIX^e siècle dans cet essai (chapitres les plus développés). Sans doute le terme d'»essai« caractérise-t-il le plus justement l'ouvrage d'A. G. dont la liberté de la démarche séduit parfois et irrite souvent. Philologue, A. G. n'est guère sensible à l'historicité de son objet d'étude et montre peu de respect à l'égard d'une chronologie qu'il envisage ironiquement (?) à rebours, suivant une logique personnelle, les remontées dans le temps étant qualifiées de »retours vers le futur«. Ranke constitue le point de départ d'une réflexion qui, en remontant le cours du temps, conduit à rendre visite à Gibbon et à Möser, à retourner en Grande-Bretagne saluer Bentley et Pope; puis, dans le monde germanique à nouveau, à lier hâtivement connaissance avec Jean-Paul Richter avant de croiser brièvement quelques historiens humanistes italiens, de passer en coup de vent chez Richard White, de faire halte chez Jacques Auguste de Thou. De là, un détour s'impose à Rome chez Kircher pour revenir à Gibbon avant de retourner voir Bayle, au passage, Richard Simon, Jean Leclerc et quelques autres dont les noms sont saupoudrés au fil des pages. La logique de ce vagabondage laisse quelque peu perplexe et les liens tissés d'un ouvrage à l'autre, d'un historien à son collègue paraissent souvent superficiels (voir les transitions). Dans l'artifice du plan, se succèdent ainsi: 1. Ranke: une note en bas de page sur l'histoire comme science; 2. Comment l'historien découvre sa muse: Ranke à la recherche des notes en bas de page; 3. Notes en bas de page et philosophie: l'interlude des Lumières; 4. Retour vers le futur (1): De Thou commente les détails ou comment un historien précritique fait une histoire critique; 5. Retour vers le futur (2): le travail »à l'ancienne« des historiens ecclésiastiques et antiquaires; 6. La clarté et la distinction, arcanes de l'érudition ou les origines cartésiennes de la note en bas de page. Certes, l'idée d'un progrès linéaire de la connaissance historique est un mythe; mais la sédimentation des lectures méritait sans doute plus d'attention. Les trois étapes évoquées dans la conclusion – première phase renaissante, où l'érudition peut soutenir un texte, mais risque de nuire, si elle s'affiche trop ostensiblement, à l'impact moral et pragmatique de l'histoire racontée; deuxième phase des XVII^e et XVIII^e siècles (Bayle et Gibbon) où les apparats érudits se font aussi ironiques et insolents et témoignent du bon usage d'une bibliothèque; troisième phase, dans l'Allemagne du XIX^e siècle, où les références le disputent aux hypothèses, le modèle d'interprétation critique l'emportant sur le modèle d'argumentation constructive – auraient demandé de plus amples analyses, fondées sur un corpus historique systématique et une fréquentation approfondie des textes (et l'étude de leur genèse) et non seulement sur les quelques exemples. On s'interroge sur le titre énigmatique quelque peu raccoleur – les origines »tragiques« de l'érudition – (il est question du »chœur tragique« des notes; p. 171 – avant le XIX^e siècle; ou encore de »l'apparat dramatique«, de Kircher, p. 133); sur le style, parfois trivial (»Les recueils de sources primaires et les liasses d'actes manuscrits produisent sur Ranke l'effet du trèfle sur le cochon«, p. 39; Ranke avait appris le grec et le latin à Schulpforta, »dans laquelle les jeunes philologues étaient gavés comme des saucisses de Strasbourg de littérature ancienne«, ... p. 40) ainsi que sur les notes de cet essai, d'inégale importance suivant les auteurs, les XVII^e et XVIII^e siècles n'étant pas les mieux traités. Malgré ces réserves, on ne peut qu'être sensible à l'originalité du point de vue d'A. G., stimulant en ce qu'il invite à relire dans une perspective nouvelle ces notes en bas de page souvent négligées qui, témoins d'une pratique de la recherche et d'une technique d'argumentation, éclairent l'histoire de la critique moderne.

Chantal GRELL, Paris